Cinémateur

http://cinemateur01.com

ECRAN TOTAL

6 au 19 FEVRIER 2019

LETO

de Kirill Serebrennikov

avec Roman Bilyk, Irina Starshenbaum, Teo Yoo

2 h 06 – Russe/France - Date de sortie : 5/12/2018 - Kinoviska –Bac Films

Leningrad. Un été du début des années 80. En amont de la Perestroïka, les disques de Lou Reed et de David Bowie s'échangent en contrebande et une scène rock émerge. Mike et sa femme la belle Natacha rencontrent le jeune Viktor Tsoï. Entourés d'une nouvelle génération de musiciens, ils vont changer le cours du rock'n'roll en Union Soviétique.

Sélection officielle : Cannes 2018

European Film Award 2018 : Prix des meilleurs décors

Prix Soundtrack Cannes 2018

Biographie de

Kirill Serebrennikov – Réalisateur

Né en 1969 en Russie à Rostov-sur-le-Don, Kirill Serebrennikov est un metteur en scène de théâtre, de télévision et de cinéma russe. Depuis 2012, il est le directeur artistique du Centre Gogol à Moscou.

Il a monté sa première pièce alors qu'il n'était encore qu'étudiant. En 1992, il est diplômé en Physique de l'Université d'État de Rostov. En 2008, il initie une classe expérimentale pour comédiens et metteurs en scène au sein de l'école d'art théâtral de Moscou. Quatre ans plus tard cette classe sert de base au collectif "Septième Studio", constituant aujourd'hui la troupe résidente au sein du Centre Gogol à Moscou.

De 2011 à 2014, Kirill Serebrennikov assure la direction artistique du projet Plate-forme, déployé au Centre d'Art contemporain de Winzavod, à Moscou.

En 2015, le Centre Gogol se rend au Festival d'Avignon pour présenter la pièce "Les Idiots", mise en scène par Kirill Serebrennikov et s'inspirant du film éponyme de Lars Von Trier.
L'année suivante, Kirill Serebrennikov se rend à nouveau à Avignon pour présenter "Les Âmes mortes" inspiré du grand classique de Gogol. Il est le premier metteur en scène russe à être présent à Avignon deux années de suite.

En 2016, son film **Le Disciple** est sélectionné à Un Certain Regard au Festival de Cannes, où il reçoit le prix François Chalais.

L'Été est son premier film présenté en compétition au Festival de Cannes 2018.

Le 23 août 2017, Serebrennikov est arrêté sur le plateau du film **L'Été**, alors que le tournage touche à sa fin. Depuis, il est assigné à résidence à Moscou, d'où il a pu, malgré tout, entreprendre et finaliser le montage de **Leto**.

Il a exprimé ses sincères remerciements au Festival de Cannes et à l'équipe du film lors de sa dernière audience publique, le 18 avril dernier.

Note d'intention de Kirill Serebrennikov (Dossier de presse – extraits)

Cette note d'intention a été rédigée par Kirill Serebrennikov en 2017, avant le tournage du film. Les conditions de son assignation à résidence ne lui permettent pas de formuler de nouvelles déclarations.

Leto, ou **L'Été** est une histoire de rock'n'roll dans le Leningrad soviétique des années 80 dans lequel un triangle amoureux réunit trois individus très différents, avec pour toile de fond une Union soviétique étrange et parfois exotique, dans un climat totalement hostile à la musique rock et aux influences occidentales, mais qui fut malgré tout le creuset de l'émergence d'une nouvelle vague rock en URSS.

Notre histoire traite de la foi nécessaire pour surmonter ce contexte, et de l'insouciance de nos héros face aux restrictions dont ils ont hérité. Par-dessus tout, cette histoire est celle d'un amour ingénu et inaltéré, comme une ode à ceux qui vont devenir des icônes du rock, à la façon dont ils vivaient et à l'air qu'ils respiraient. Nous racontons l'histoire de ce dernier été avant la Perestroïka, avant que ce contexte environnant ne soit totalement transformé pour devenir la Russie actuelle.

C'est cela qui m'a initialement attiré vers cette histoire : son innocence et sa pureté. Ma génération se souvient vraiment de l'énergie de la Perestroïka, cette période qui suit immédiatement les événements dévoilés dans notre film. Mais en réalité, nous ne connaissons rien de la génération qui nous a précédés et de son don naturel pour la rébellion, de son feu intérieur. Cette génération a été totalement effacée par la Perestroïka qui en a fait des balayeurs ou des gardiens d'immeubles, et il ne restera rien d'eux.

Mais ici, nous sommes au tout début des années 80. Et en noir et blanc, qui est la seule manière de raconter l'histoire de cette génération, puisque la notion de couleur n'est apparue que plus tard dans l'inconscient collectif russe. Une époque brute et alternative dans laquelle tout le monde est bien en vie : Mike Naumenko et Viktor Tsoï (que la presse soviétique proclamera "Dernier Héros du Rock" presque immédiatement après sa mort tragique en 1990). Ce que nous connaissons d'eux aujourd'hui ne s'est produit qu'après le contexte de notre film, et donc dans le futur de nos personnages. Ils en sont encore totalement vierges. Nous empruntons une machine à remonter le temps, et celle-ci s'arrête, juste pour un moment. Dans ce moment, nos héros font ce qu'ils aiment le plus : ils créent de la musique. Comme dans un moment de grâce, suspendu dans le temps et l'espace.

Je dois faire abstraction du troisième acte de la vraie vie de nos personnages, de la façon dont elle finit. Mon but est de faire un film sur des gens qui étaient heureux, qui jouissaient d'une liberté de création totale malgré la pression des autorités. Ils faisaient de la musique, ils ne voyaient pas comment ne pas créer ainsi. Il leur aurait été contre-nature de faire autrement.

Je peux facilement m'identifier à nos héros et comprendre leurs motivations, leurs obstacles. Ce qu'ils faisaient n'est pas étranger à ce que nous faisons aujourd'hui au Gogol Center, dont je suis le directeur artistique. Malgré notre environnement lourdement politisé, nous créons un théâtre moderne, anti-officiel, qui peut aussi être perçu comme un mouvement. Et le plus important, c'est que ce mouvement est vivant. Nous donnons vie à une culture qui est inacceptable à un niveau officiel, dans les codes culturels de notre gouvernement exactement de la même manière que le Leningrad du début des années 80 n'était ni le lieu ni le moment pour une culture rock en URSS.

Je fais ce film à la fois pour et à propos d'une génération qui considère la liberté comme un choix personnel, et comme le seul choix possible. Dans le but de capturer et de souligner la valeur de cette liberté.

La place de la musique dans LETO

Film sur le rock, l'amour et l'amitié, **L'Été** se passe à Leningrad au moment où la scène rock underground est en train d'éclore, influencée par des stars occidentales comme Led Zeppelin et David Bowie. Le film dépeint cette époque électrique et retrace l'ascension de jeunes chanteurs de rock, dont Viktor Tsoï, qui deviendra un pionnier du rock russe, et Mike Naumenko, fondateur du groupe "Zoopark".

Inspiration des personnages :

Viktor Tsoï (Acteur : Teo Yoo)

Viktor Tsoï est le chanteur-compositeur et cofondateur de Kino, l'un des groupes les plus adulés et les plus influents de l'histoire de la musique russe. Considéré comme l'un des pionniers du rock russe, il a popularisé ce genre dans toute l'Union soviétique.

Viktor Tsoï, qui est né et a grandi à Leningrad, a commencé à écrire des chansons dès son adolescence. Au cours de sa carrière, il a contribué à une multitude d'œuvres musicales et artistiques, dont 10 albums.
Après la performance de Kino dans le film soviétique Assa (1987), la notoriété du groupe a explosé, donnant lieu à un mouvement baptisé "Kinomania", qui a valu à Viktor Tsoï d'interpréter le rôle principal du film new wave indépendant kazakh **L'Aiguille** (1988).
En 1989, Viktor Tsoï et Kino se produisent au Printemps de Bourges, où le groupe fera connaissance avec le groupe français Noir Désir. Par la suite, Noir Désir fera cinq premières parties de Kino à Leningrad. En 1990, après un concert légendaire au stade olympique de Moscou, Viktor Tsoï s'est brièvement installé en Lettonie avec le membre de son groupe Yuri Kasparyan, pour travailler sur un nouvel album. Deux mois plus tard, Viktor Tsoï meurt dans un accident de voiture.

Sa mort est un choc pour de nombreux fans – qui iront parfois jusqu'à se suicider. Le 17 août 1990, Komsomolskaya Pravda, l'un des principaux journaux soviétiques, publie l'article suivant : *"Si Viktor Tsoï est plus important, pour les jeunes de notre nation, que n'importe quel homme politique, célébrité ou écrivain, c'est parce qu'il n'a jamais menti et que l'argent ne l'a jamais intéressé. Il est resté lui-même dans toutes les circonstances. Il est impossible de ne pas le croire. Viktor Tsoï est le seul rockeur à s'être comporté dans la vie comme sur scène, à avoir vécu en accord avec ce qu'il chantait. C'est le dernier héros du rock."*

<u>Mike Naumenko</u> (Acteur : Roma Zver)

Mike Naumenko était un musicien de rock et de blues-rock, auteur-compositeur, leader du groupe de rock “Zoopark”.
Né à Leningrad, il a fait partie du groupe de rock russe Akvarium dans les années 1970. En 1981, il a créé “Zoopark”, qui est devenu l’un des plus grands groupes de blues-rock de l’URSS. Mike Naumenko est considéré comme l’un des meilleurs paroliers du rock russe, même s’il s’est grandement inspiré de Bob Dylan et d’autres compositeurs anglais ou américains, allant jusqu’à conserver la mélodie originale. Certaines de ses chansons sont des traductions plus ou moins fidèles ou des remakes d’œuvres anglophones (les notions de copyright et de plagiat n’étant pas vraiment définies en Union soviétique, notamment pour les œuvres créées de l’autre côté du Rideau de fer). Malgré cela, l’influence de Mike Naumenko n’en est pas moins grande, dans la mesure où il a transposé la culture rock occidentale pour l’adapter au modèle russe et à la réalité urbaine de Leningrad.
À la fin des années 1980, Mike Naumenko a commencé à rencontrer des problèmes de santé dus à l’abus d’alcool et les causes de sa mort ne sont pas claires. Il semblerait qu’il ait succombé à une crise cardiaque, chez lui, en 1991, à l’âge de 36 ans.
Roma Zver interprète Mike Naumenko dans le film. Il est le fondateur du groupe de pop-rock Zveri (les Bêtes). qui a remporté à neuf reprises, le prix du meilleur groupe de rock au MuzTV award en Russie et est l’un des groupes russes se produisant le plus. Au-delà de leur présence à l’écran, Roma et Zveri ont également enregistré une grande partie de la bande originale. Et ce sont Roma et son partenaire Guerman Ossipov qui ont signé la production de la musique.

Viktor Tsoï

Mike Naumenko

<u>Roma Zver et German Osipov, producteurs musicaux : le son de Leto</u>

Les chansons originales de Zoopark et de Viktor Tsoï habitent le film. Nous avions besoin de les jouer de manière authentique et d’être attentifs au son qu’elles avaient dans les années 80, aux conditions dans lesquelles les musiciens vivaient à l’époque, à leur matériel et à leurs performances. C’est pour cela que nous avons simplifié notre jeu dans certaines des chansons. Nous devions jouer avec l’esprit dans lequel ils étaient.

<u>German Osipov</u> :
L’une de nos missions était de fabriquer le son de ces groupes russes et de le rendre cohérent avec celui des musiciens qui les influençaient, pour fusionner les chansons préexistantes que nous utilisions avec nos propres enregistrements pour le film, et faire ressentir

les vibrations du Leningrad des années 80 sans être pour autant rétrograde. L'idée a donc été d'unifier la matière sonore dans un style commun, et nous avons fait beaucoup d'efforts pour rendre cohérent l'assemblage de ces différentes sources. Je crois que nous avons réussi.

Roma Zver :
Dans la perspective d'obtenir un "son à l'ancienne", nous sommes allés à la recherche d'instruments d'époque, nous les avons restaurés, accordés afin d'obtenir une sonorité uniforme. Nous n'aurions jamais pu obtenir ce son avec des guitares modernes. Nous avons également expérimenté ce que j'ai appelé le " syndrome de la démo" ! J'ai fabriqué de nombreuses démos des chansons pour faire comprendre au réalisateur comment telle ou telle chanson sonnait à l'époque.
Nous nous sommes imprégnés de ces démos, si bien que lorsque nous avons enregistré les versions finales avec un son d'aujourd'hui, nous avons pensé qu'elles n'étaient pas aussi bonnes. Nous en aimions presque plus le son brut. Nous avons donc ressorti quelques unes de nos démos préalables et les avons utilisées pour le film. Quelques-uns des morceaux de musique étaient encore à enregistrer lors du montage. Il est important de rappeler que nous n'avions aucune connexion avec le réalisateur ; ce qui est très difficile. Ce type d'histoire s'est produit avec la chanson Moyo nastroiene (Mon humeur), qui démarre sur une guitare sèche dans l'appartement, et est reprise par un orchestre au complet sur le toît de l'immeuble. Nous avions fait presque sept ou huit arrangements. Il y a eu des versions avec cordes, avec des cuivres et encore d'autres tentatives. Mais nous ne pouvions cependant pas trouver la bonne formule. Tout sonnait faux, et nous ne pouvions pas en parler avec le réalisateur; c'est très difficile de travailler sans relation au réalisateur. Finalement, nous sommes entrés en studio très détendus et avons enregistré une dernière version, qui était la.bonne.

«LETO» : «UN TRIANGLE AMOUREUX SUR FOND DE CULTURE NON CONFORMISTE»

Le scénariste de «Leto», Michael Idov, évoque l'atmosphère étouffante des années Brejnev, dominées par la censure et qui n'ont pas fini de résonner dans la Russie actuelle.

Ce n'est ni un documentaire ni même un biopic. Leto, le dernier film du réalisateur russe Kirill Serebrennikov, n'a pas l'ambition de raconter l'histoire vraie des musiciens Mike Naoumenko et Viktor Tsoï, grands noms du - très confidentiel à l'échelle mondiale - rock russe. «*Nous avons écrit le scénario pour qu'il soit accessible à ceux qui ne connaissent même pas l'existence de Naoumenko et de Tsoï,* explique l'auteur du script, le journaliste et écrivain Michael Idov, ancien rédacteur en chef de GQ Russie. *C'est avant tout un triangle amoureux sur fond de culture non conformiste, une histoire d'amour. Et en second lieu, celle de jeunes gens qui luttent contre un monde étouffant en cherchant à ne pas le remarquer. La même histoire aurait pu se produire aux Etats-Unis dans les années 60, ou dans l'Angleterre de Thatcher, avec le punk*.» Les événements et les noms réels sont incrustés dans un récit largement fantasmé et apocryphe sur les origines du rock russe, qui est une sorte «*d'idéal platonique du rock américain, un rock'n'roll dont l'argent et l'élément commercial sont totalement absents*», définit Idov.

Tsoï et Naoumenko ne se sont pas vraiment rencontrés sur une plage du golfe de Finlande ; l'appartement communautaire de Mike et Natalia, recréé à une autre adresse, a été rempli d'objets vintage trouvés dans les brocantes ; et le fameux «*Rok-klub*» de Leningrad a été reconstitué dans une maison de la culture en ruines à Cronstadt. Mais chaque plan de Leto n'en ressemble pas moins à un cliché d'époque. Et le long métrage est, selon les survivants, un témoignage fidèle de l'esprit et l'air d'un temps, le Leningrad (Saint-Pétersbourg) écaillé du début des années 80 et sa scène rock underground, romantique et naïve, qui se défonce à la musique américaine et au vin moldave bon marché. Vrai aussi que Mike Naoumenko, surnommé le «*Bob Dylan de Leningrad*», et Viktor Tsoï, devenu une légende vivante à la veille d'une mort précoce à 28 ans, ont commencé à se produire dans des appartements à Leningrad et à Moscou (les célèbres «kvartirniki») et enregistré leurs premiers albums dans un studio clandestin, avec «Bob» (présent dans le film), Boris Grebenchtchikov, le leader du groupe Aquarium qui sévit toujours, et remplit aujourd'hui des stades. Pour échapper à l'accusation de parasitisme social, les deux musiciens, comme tous leurs compères qui ne pouvaient pas vivre de leur art, avaient des boulots alimentaires : Mike était gardien, Viktor a travaillé dans une chaufferie

Disgrâce.

Acclamé depuis sa sortie sur les écrans en Russie, en juin, Leto avait d'abord subi, une année durant, des assauts d'une violence inouïe. Personne ne l'avait encore vue, mais tout le monde condamnait l'entreprise «*douteuse*» d'un réalisateur «subversif» qui s'attaquait à des monstres sacrés. Les fans puristes du vieux rock soviétique étaient scandalisés par le choix de Roma Zver, une star de pop-rock contemporain, pour jouer Mike Naoumenko, et d'un artiste germano-coréen ne parlant pas le russe pour incarner Viktor Tsoï. Des rumeurs circulaient, selon lesquelles Kirill Serebrennikov, ouvertement défenseur de la cause gay, avait donné une dimension homosexuelle à l'amitié entre les deux musiciens. «*C'était clairement de l'intox pour nuire à Serebrennikov*», explique Idov. Car, en vertu d'une ironie du sort dont seule la Russie a le secret, Leto, une ode à la liberté de créer, a été accouché dans la tourmente.

Le metteur en scène de théâtre et cinéaste, acclamé internationalement et choyé à la maison, tombe subitement en disgrâce à la fin de l'été 2017. Accusé de détournement de subventions publiques dans le cadre de son activité de directeur artistique du théâtre Gogol à Moscou, Serebrennikov se fait arrêter six jours avant la fin du tournage. Assigné à résidence, il devient le héros de son propre drame, absurde et réel. Les dernières scènes du film sont tournées in absentia, à partir d'enregistrements faits pendant des répétitions. L'équipe communique avec le réalisateur via ses avocats. Serebrennikov va monter le long métrage depuis chez lui, sur un ordinateur sans connexion internet. Interdit de quitter le territoire, il n'assistera pas à la première internationale de Leto, en compétition au Festival de Cannes, en mai 2018. Le cinéaste est actuellement en procès à Moscou, depuis le 7 novembre, et continue de monter ses spectacles à distance.

Fervent défenseur de la liberté d'expression et de création, le metteur en scène ne pensait pas fabriquer un pamphlet sur la condition de l'artiste en milieu autoritaire. Mais les parallèles entre hier et aujourd'hui surgissent d'eux-mêmes, et expliquent en grande partie le succès du film, considéré par la critique russe comme le meilleur de Serebrennikov et acclamé par un public ému, inspirant avidement les bouffées d'air frais qui s'en exhalent. «*Nous voulions que le spectateur ressorte avec le sentiment qu'une liberté intérieure est toujours possible, même si la liberté extérieure est impossible*», poursuit Idov. Au début des années 80, en cette année où Mike et Viktor se rencontrent, le sentiment de stagnation est étouffant en URSS. La culture officielle, dominée par la censure et une idéologie moribonde, est morne et incolore. Tout ce qui est talentueux est aussi, par définition, non conformiste, et finit souvent gâché, faute de débouchés. Plus personne - ni les citoyens ni le Parti - ne croit en un avenir radieux. Les slogans flétris de la propagande continuent de tourner, comme un disque rayé, accroissant le sentiment de suffocation, de simulacre et de vide. C'est sur cette chape de béton lézardé que bourgeonne, irrésistiblement, le rock russe, en défiant l'ordre établi. Mais l'été ne durera pas longtemps. Dès 1985, les rockeurs, devenus des stars clandestines, tombent, comme autant de dissidents, dans le collimateur des autorités soviétiques : les groupes sont interdits, les concerts éparpillés, les musiciens arrêtés, exclus des facs, intimidés.

Prophétique.

Pareillement, ces dernières années, l'espace de liberté s'est considérablement rétréci en Russie. Leto est devenu «*une sorte de métaphore de ce qui se passe actuellement dans le pays*», assure Idov. Mais ce dernier niveau de lecture n'a vraiment pris forme que post-factum, ajoutant presque une dimension prophétique au songe musical de Serebrennikov. Depuis plusieurs semaines, les autorités ont ouvert un front contre les nouveaux «rebelles» de la culture russe, les chanteurs de hip-hop, îlot ultime de liberté linguistique absolue, affranchis notamment de l'interdiction officielle d'utiliser le «mat» (langage obscène). Tentatives de censure de clips sur Internet, annulations de concerts, interpellations… «*L'idée est la même : toute manifestation de liberté et de dissidence n'a le droit d'exister en Russie que tant qu'elle demeure marginale*, conclut Idov. *La liberté de parole existe, à 100 %, à condition que cette parole ne devienne pas trop populaire. Le rap et la musique contemporaine ont pris trop d'ampleur, les autorités essayent de les faire rentrer dans des enclos étroits comme tout le reste de la culture non officielle.»*

(Libération : Véronika Dorman – 4 décembre 2018)